

Mort de Nick Tosches, l'écrivain qui fit du rock'n'roll un roman

Auteur de biographies, de polars et d'articles dans des revues musicales américaines, il a décrit sur un mode impertinent et déjanté le monde du rock des années 1960 et 1970. Il est mort le 20 octobre, à l'âge de 69 ans.

Par Bruno Lesprit • Publié hier à 14h03, mis à jour hier à 15h46

Article réservé aux abonnés



Nick Tosches à New York, en 2000. Philippe DOLLO/Opale/Leemage

Grâce à lui et quelques autres francs-tireurs – Lester Bangs, Greil Marcus, Richard Meltzer... –, l'écriture rock acquit ses lettres de noblesse. L'écrivain américain Nick Tosches est mort le 20 octobre, à l'âge de 69 ans, à New York, ou plutôt, comme il l'écrit sur son site, « *la ville qui était autrefois New York* ». Seul pionnier de la « rock critic » avec le Britannique Nik Cohn à s'être métamorphosé en romancier reconnu, il fit une entrée fracassante en littérature en 1982 avec *Hellfire* (éd. Allia, 2001), une biographie de Jerry Lee Lewis aussi enflammée que le piano de son héros. Pleine de rock'n'roll et de fureur, sur fond de dramaturgie sudiste et de religion, elle trouva en effet le plus court chemin entre les cavalcades de *Whole Lotta Shake Goin'On* et le monde éteint de William Faulkner – rappelés que Jerry Lee Lewis, à 22 ans, épousa en 1957 sa cousine germaine Myra Gale Brown, de neuf ans sa cadette.

A 84 ans, Jerry Lee Lewis survit donc à son biographe, ce que Nick Tosches avait pressenti en indiquant que le blond à mèche rebelle avait signé un pacte faustien. « *Jerry Lee Lewis ratissa les touches du piano à queue et hurla le feu, et les membres du public, recevant, chacun à sa manière, le message du Diable, ne murmuraient plus mais criaient sauvagement ou restaient silencieux, selon le penchant de leur âme* », écrit-il dans *Hellfire*.

Lire aussi | [Une précieuse histoire orale de la critique rock américaine](#)

Né le 23 octobre 1949 à Newark (New Jersey), également la ville d'origine de Philip Roth, un des rares écrivains qui trouvait grâce à ses yeux, Nick Tosches était le fils d'un tenancier de bar italo-albanais, un biotope qui expliquera sa fascination pour la Péninsule, les grands vins et les secrets que l'on échange à voix basse dans les bistrot. Dans la tradition des Conrad, London et Burroughs, il racontait avoir exercé mille métiers, cireur de chaussures, plongeur, livreur de journaux, réalisateur d'affiches publicitaires pour une entreprise de sous-vêtements, et même chasseur de serpents. Cela n'en fera pas un écrivain-voyageur, plutôt un rat de bibliothèque dont les écrits très documentés, avec des informations de première main, s'offrent pourtant toutes les libertés de ton, de la désinvolture

informations de première main, souvent pourtant toutes les libertés de ton, et la personnalité affichée à l'injure.

Artistes imaginaires

Tosches publie ses premiers articles en 1969 dans *Fusion*, un des magazines nés (à Boston) pour rendre compte de l'effusion musicale accompagnant la révolution culturelle des années 1960, avant d'écrire pour *Rolling Stone*, « bible de la contre-culture » autoproclamée avant qu'elle ne se transforme en organe officieux de l'industrie du rock, et le concurrent de Detroit, *Creem*, défendant une vision prolétarienne du binaire, loin du glamour californien. Sa difficulté à prendre au sérieux cette musique, et plus encore le barnum qui l'entoure, sera souvent qualifiée, à tort, de « gonzo », le journalisme subjectif, défoncé et plein de mauvaise foi inauguré par Hunter S. Thompson. Tosches peut se tromper, mais il ne bidonne pas – ou, du moins, il le précise quand il le fait. Il sait que le diable se niche dans les détails et lui n'en est pas avare, au point parfois de noyer le lecteur dans des énumérations ou des registres de comptes.

Sa critique pour *Rolling Stone*, de l'album *Paranoid* (1970), aujourd'hui un classique du groupe de hard-rock britannique Black Sabbath, est restée un contre-modèle : il n'y parle jamais de l'objet lui-même, pour divaguer sur la vague satanique après l'affaire Manson. Rien sur la musique et pour cause : Tosches n'a pas écouté *Paranoid* car il confond ses auteurs avec un autre groupe, Black Widow. A son actif encore, quelques facéties comme des critiques d'albums d'artistes imaginaires. A ses dires, sa manie d'échanger sa signature avec son compère Richard Meltzer aurait entraîné leur renvoi de *Rolling Stone*.

Retracer des destins, illustres ou non, avec autant d'humour que d'érudition est la marque de cet écrivain

En 1977, son premier livre, *Country* (éd. Allia, 2000), est lui-même un trompe-l'œil. Le chaland, attiré par un chapitre « dédié au thème du sexe dans la country music », y découvre que « la vallée de l'ombre du décolleté de Dolly Parton est complètement passée à l'as ». Mais il n'ignorera plus rien de l'obscur chanteur de yodel et de minstrel show Emmett Miller (1900-1962), idole de Tosches qui lui consacrera un ouvrage complet en 2001, *Blackface* (éd. Allia, 2003), qu'il n'est pas inintéressant de (re)lire dans le contexte actuel.

Retracer des destins, illustres ou non, avec autant d'humour que d'érudition est la marque de cet écrivain qui persévère avec *Héros oubliés du rock'n'roll* (éd. Allia, 2000), livre qui permet d'apprendre l'existence des rockers chinois Ming et Ling comme de tout savoir des mœurs du roi du rhythm'n'blues Big Joe Turner (« un steack au petit déjeuner, une fille au déjeuner »). Il est publié la même année qu'une biographie aussi officielle qu'alimentaire du duo pop-soul Hall and Oates.

Tosches prend ses distances avec le milieu musical en 1986 avec *Power on Earth*, une biographie, quelques mois après sa mort en prison par empoisonnement, de Michele Sindona, conseiller financier du Vatican lié à la loge P2 et à la Mafia. Elle sera suivie en 2000 d'une épopée romancée du boxeur Sonny Liston, *Night Train* (Rivages/Noir, 2017), puis du *Roi des juifs* (Albin Michel, 2006) au sujet du gangster de la Yiddish Connection, Arnold Rothstein. Entre-temps, en 1992, son intérêt conjoint pour la musique et les organisations mafieuses a trouvé en Dean Martin un client idéal : *Dino* (Rivages, 2001) est salué comme son meilleur livre, quand bien même Tosches ne goûte guère les roucoulaudes napolitaines de son personnage.

Triades, occulte et manuscrits anciens

Le rock critic est alors devenu un auteur culte, en déconnexion complète avec son temps. Visage émacié au teint pâle, silhouette frêle, regard triste empreint d'ironie et éternels mocassins en léopard, il trimballe, comme Bob Dylan, une mélancolie moins associée au rock (ou alors le primitif) qu'à ce qui l'a précédé : « A l'exception de quelques moments de grande musique, cette période n'est pas fabuleuse au point qu'on éprouve de la nostalgie pour elle, affirme-t-il au *Monde* en 2001, alors qu'un recueil de ses articles, *The Nick Tosches Reader*, vient d'être publié. *Les Rolling Stones, par exemple, me semblent aussi bons aujourd'hui qu'hier. Je pense aussi que la musique populaire était meilleure avant les années 1960 que pendant. Il y avait avant des choses bien plus intéressantes dans les musiques noires, le rhythm'n'blues, la country.* » S'il précise alors écouter encore les Stones et Iggy Pop, c'est surtout Arvo Pärt et les suites pour violoncelle de Bach qui bercent son quotidien.

Lire l'entretien (2001) : Nick Tosches : "La musique populaire était meilleure avant les années 1960"

Ses derniers livres étaient des romans stricto sensu, genre qu'il avait inauguré en 1988 par *Cut Numbers*, un polar d'abord publié par Gérard de Villiers sous le titre *Les Pièges de la nuit* avant d'être réédité dans la Série noire de Gallimard (*La Religion des ratés*, 1996). Il y eut *La Main de Dante*, où il

met en scène un personnage nommé Nick Tosches – oublié qui l’amènera à s’inventer une date de décès sur Biography.com, 2021, date du 700^e anniversaire de la naissance de l’auteur de *La Divine Comédie* – puis *Moi et le diable* et *Sous Tibère*, tous chez Albin Michel. Les triades, l’occulte et les manuscrits anciens sont devenus ses sujets de prédilection.

Lire le portrait : [Nick Tosches le magnifique](#)

Travaillant pour *Vanity Fair* depuis 1996, Nick Tosches utilisait parfois ses articles pour en faire des nouvelles, comme ce fut le cas avec *Confession d’un chasseur d’opium* (Allia, 2001), nouvelle illustration de son obsession pour la drogue et son commerce, après *Trinités* (Gallimard, La Noire, 1996). Ou avec *Réserve ta dernière danse pour Satan* (Allia, 2012), un récit des premiers pas du rock dans « le triangle d’or New York-Newark-Philadelphie », mêlant communauté juive italienne, producteurs véreux, bookmakers et mafieux. De cette musique qui avait changé sa vie, il fit le tombeau : « *Picoler, soudoyer, baiser, c’était ça le rock’n’roll.* »

Nick Tosches en quelques dates

23 octobre 1949 : Naissance à Newark (New Jersey)

1977 : « Country »

1982 : « Hellfire »

1992 : « Dino »

1996 : « La Religion des ratés »

2011 : « Réserve ta dernière danse pour Satan »

20 octobre 2019 : Mort à New York

Bruno Lesprit